

HISTOIRE FANTASTIQUE

LES INCROYABLES ET LES MERVEILLEUSES

Une histoire vécue par Mme Josyane JOYCE ©

Veillez prendre note que, pour faciliter la lecture, le genre masculin inclut également le genre féminin dans ce document

L'histoire se passe en été 1976, à Toulouse, j'allais bientôt fêter mes 26 ans, en Août. Mon jeune frère avait acquis un magnétoscope à cassettes. C'était fort cher à l'époque et peu de gens pouvaient se permettre l'achat. Etant maman-célibataire sans aide ni allocations d'aucune sorte, je n'avais pas les moyens de m'en offrir un, à ce moment-là. Mon petit frère m'a téléphoné la veille pour me demander d'aller louer une cassette-vidéo dans un magasin sis place Dupuy, à Toulouse.

Nous sommes des fans de films genre horreur, fantasy et science-fiction... Nous aimons aussi, de temps en temps pour changer, des films de karaté. En fait, c'est mon frère qui était fan et m'obligea donc à devenir fan également puisqu'il en louait pas mal. Je ne me souviens plus quelles cassettes j'avais retenues ce jour-là. Vous comprendrez pourquoi en lisant la suite de cette nouvelle.

Après avoir loué comme prévu les trois films, dans un magasin totalement vide, vacances estivales oblige, et comme l'été était magnifique en ce mi-mois de Juillet, il me prit l'envie d'aller me balader dans les rues de ma bonne ville de Toulouse comme je le fais très souvent. J'ai garé ma voiture alentour de la place Dupuy. Par miracle, j'ai trouvé une place de stationnement gratuit, vide. En Juillet et Août, à Toulouse, comme dans beaucoup de villes, la circulation est plus fluide grâce aux vacances de nos concitoyens. On se gare plus facilement.

Je dépose mon sachet avec les VHS sur le siège arrière et je me mets en route, afin de musarder au petit-bonheur, la chance. J'arrive, au bout d'un grand moment de ballade au Jardin des Plantes. C'est un jardin public, ancien jardin botanique, faisant partie, avec le Boulingrin et le Jardin Royal, d'un ensemble de trois jardins situés au sud-est de l'hyper-centre toulousain. Pour contourner le Grand Rond en voiture, c'est un peu galère car il fait giratoire et trop de conducteurs ne savent pas utiliser ces schémas de conduite. Comme dit mon petit frère: les clignotants sont en option sur les voitures.... Il y a surtout des tas d'égoïstes qui ne pense qu'à eux et se croient seuls sur la route.

Au Boulingrin, devant la caserne des pompiers, comme d'habitude se disputaient fortement les joueurs de pétanque ou autres lyonnaises, avec l'accent d'ici, macare! J'aperçois des tas de papy avec un béret basque bien vissé sur la tête; quelques holibrius portant une casquette à l'ancienne comme couvre-chef. Nous n'en sommes pas encore à la mode des casquettes retournées à la U.S.

Sans aucun doute, ces papy sont des "étrangers" du pays toulousain, nouvellement installés à Toulouse pour chauffer leurs rhumatismes sous notre beau soleil. Je me remémore mon papa, toujours en béret basque.... Cher souvenir d'enfance.

J'aperçois dans mon collimateur d'aventurière en ballade, le Grand Rond et me dirige aussitôt vers lui. "Un peu d'ombre me dis-je, bonne idée!". Je passe à travers les immenses grilles de fer, peintes en vert sombre, aux battants largement ouverts au public. En cette période un peu chaude de la journée, il n'y a pas grand monde. Je circule entre les vénérables et majestueux arbres aux diverses essences, passe près d'une mare où barbotent nonchalamment quelques cygnes blancs, conscient de leur grande beauté.

De ci, de là, au pied des arbres une pancarte indique le nom dudit, en latin et en français. Il faut un peu se plier pour parvenir à les lire d'autant qu'un panneau, régulièrement disposé de ci, de là, nous incite à ne pas marcher sur "pelouse interdite". J'ai encore de bons yeux à cette époque mais ne me souviens plus des noms de ces arbres majestueux... il y en a bien trop.

Les pelouses sont d'un vert intense et parfaitement entretenues et des tas de fleurs multicolores piquettent joyeusement tout ce vert. On est bien conscient de reconnaître le bon travail des jardiniers municipaux. Le gravier crisse sous mes pieds, j'aime entendre ce bruit. En été, je porte le plus souvent des sandales basquaises, en toile noire ou bleu-marine. Elles deviennent vite fait des "grolles". C'est tendance baba-cool comme il se doit et, pour terminer la tenue, jeans et chemise "mec" noire, nouée sur le ventre. Boutonnée le plus bas possible mais sans laisser voir mon soutien-gorge, quand même!

J'ai roulé mes manches le plus haut possible. Le matin, en partant travailler vers cinq heures trente, il fait un peu frisquet pour laisser ses bras nus. Aujourd'hui, c'est samedi.... Pour une fois, j'ai "campo", je me repose.... j'ai fait dernièrement pas mal d'heures sup' à l'imprimerie du Commerce, comme photogreveur offset et j'ai besoin de souffler.

Je trouve un banc de bois dans un coin retiré et m'assied le plus confortablement du monde. En quelques minutes, la fraîcheur ombreuse me fait un bien immense. De mon coin, j'aperçois de loin le début de la passerelle, passant au-dessus du boulevard, qui relie le Jardin des Plantes au Jardin Royal. Celui-ci est agrémenté de nombreuses statues, comme entre-autres, la statue de Saint-Exupéry. L'auteur du Petit Prince est bien à sa place ici, dans ces jardins pour rêver.

Je ferme les yeux pour profiter de la musique du silence. J'aime cette expression. Il convient pourtant de dire qu'on entend ici ce petit fond sonore automobile: nous sommes en plein centre ville, tout de même.

Le bruit de la circulation me parvient très étouffé à cause de mon éloignement dans un coin du Jardin et de l'épaisseur des arbres et autres feuillus. L'air chaud semble vibrant au dessus des choses, j'entends quelques insectes bourdonner alentour qui, comme moi, profitent de l'ombre. Le feuillage est immobile au-dessus de ma tête, pas une goutte de notre éternel vent d'autan. Je lève la tête et regarde à pleins yeux. Je ne vois pas le ciel du banc d'où je suis, tant est épais le feuillage de cette immense essence exotique.... peut-être un ginkgo biloba? ... je ne me souviens plus du nom. Je désespère. C'est comme une mer verte sans limites, calme et sans onde. C'est vraiment reposant.

Comme je m'intéresse à la voyance depuis déjà trois ans, je fais alors le vide pour "sentir" autrement le décor où je me trouve. Seul le pépiement des moineaux trouble ce silence et me fait croire que je suis bien loin, à la campagne. Moi, qui ne pars jamais en vacances.... Il faut les moyens pour cela et je n'en ai guère; en période estivale, toujours coincée à Toulouse; je cherche les jardins de la ville ou les cheminements du Canal du Midi, pour m'y croire un peu. Quand même.... Bah, on fait tous avec ce que l'on a.

Au bout d'une dizaine de minutes, mes yeux toujours fermés, j'ai la vague impression que quelque chose a bougé dans mon environnement. C'est comme une sensation de vibration... je ne sais l'expliquer. Et puis, j'entends de nombreuses voix et des pieds crisser sur le gravier. D'un coup, comme cela.... le silence et puis tout ce bruit! Cela m'étonne et bien sûr dérange ma tranquillité. Ha, zut me dis-je. Et donc, j'ouvre les yeux. Et je reste ébahie.

Il y a tout à coup, beaucoup de monde qui passe devant moi. Tous ces gens sont habillés bizarrement. A l'ancienne. Ils portent des costumes de théâtre sans doute. Il me semble reconnaître le style Directoire, d'après mes réminiscences de mes cours du certif'. J'ai toujours bien aimé étudier l'histoire de France. Grâce notamment à notre institutrice qui adorait nous raconter la mode ancienne.

Son enthousiasme nous galvanisait et on finissait par aimer autant qu'elle, l'histoire. Ou plutôt les modes féminines dans l'histoire de France. J'aimais bien la période des atours de la Pompadour et les crinolines de l'Impératrice Eugénie de Montijo. Pour réaliser la rétro-généalogie, cela m'aide beaucoup.

Il y a devant moi, passant nonchalamment, environ une cinquantaine de personnes, hommes et femmes, plutôt adultes. Comment décrire ces gens? Les hommes d'abord. Ils portent des vestes, des sortes de redingotes je crois que l'ont doit dire, très courtes. Elles ont un grand col et de larges revers et s'attachent bas sur le ventre, par-dessus un gilet à gros boutons. Il y a une bosse d'un côté d'une épaule dans le dos, comme tous étaient bossus. Ils ont aussi une gigantesque cravate qui n'est pas nouée et ils portent des pantalons courts, genre collants, en velours noir ou vert mal ajustés et faisant paraître leurs genoux pas très beaux, comme cagneux, des bas de couleurs ou chinés, tire-bouchonnés sur la jambe, qui cachent leurs mollets.

Ils tiennent sous le bras ou à la main, ou carrément sur leur tête, un chapeau noir d'une grande dimension et les souliers sont pointus comme s'ils portaient des chaussures à la poulaine du Moyen Âge. Ils portent de longues tresses de cheveux, tombant sur les épaules, ou les cheveux abattus le long des tempes qui font penser à des oreilles de chien. Certains ont attachés leurs tresses avec un peigne qui, vu l'époque doit être en écaille, en genre de chignon.

Quelques uns portent d'immenses anneaux aux oreilles et tous ont d'énormes lunettes sur le nez plutôt une sorte d'énorme binocle ou avec un long manche qu'ils tiennent devant les yeux, comme s'ils étaient vieux et très myopes. Tous les accessoires de leur vêtue sont très agrandis: tout est immense. Le Directoire, c'est du temps de Napoléon Bonaparte, brillant général qui a sauvé la Révolution. Il n'est pas encore Empereur des Français. Après les sombres années de la Terreur où il fallait se cacher pour garder sa tête, les jeunes voulaient profiter de la vie; après les restrictions de toutes sortes, ils se montrent en énorme apanage.

Tout est disproportionné. Je ne sais plus qui a fait remarquer qu'en temps de guerre, les robes sont longues, alors qu'on manque de tissu, et en temps de paix, les robes sont courtes alors qu'il y a du tissu dans les commerces. Paradoxe!

Pourtant, ceux, que je vois parfaitement bien évoluer sous mes yeux, sont des hommes plutôt jeunes. Je pense alors aux caricatures dans mes livres d'histoire. On appelait ces gens des Incroyables (il faut prononcer incoyab) et les femmes étaient les Merveilleuses (il faut dire mévéleuz). Pourquoi, diable? Ils refusaient de prononcer la lettre R car elle rappelait trop le mot Révolution. Souvent donc, ils s'écriaient "Ma pa'ole d'honneu'! C'est inc'oyable!" et donc, on leur donna ce nom.

La maîtresse riait en nous expliquant cette période. Elle parlait parfaitement ce langage sans R; elle disait que c'était une mode excessive car ces jeunes gens voulaient exorciser la Terre, qui avait tant été de gens quelques années auparavant. Je me souviens que ce passage d'étude de l'histoire m'avait fait bien rire grâce au parler amusant de notre instit'. Franchement, ils avaient déjà de drôles de mode, autrefois! D'autant que ces hommes et femmes à la grande mode affectaient de paraître myopes, contrefaits et malingres. Drôle d'idée. En fait, nous avons bien eu nos "no future". Ils étaient, comme on dit en seventies, totalement "In".

Les hommes se promènent dans les allées de gravier avec un immense gourdin noir qu'ils appellent si je me souviens encore de cette page d'histoire "le pouvoir exécutif" et je ne sais pas s'ils savaient le manier aussi bien que D'Artagnan le faisait avec son épée. Ils rient fort et tournent autour des femmes qui rient fort, elles aussi. Le jeu de la séduction, depuis toujours!

Les Merveilleuses, donc vêtues de tuniques à la grecque. Des robes d'antiquité païenne. Avec la chaleur de l'été, elles sont presque nues sous des tuniques très transparentes mais très collantes au corps. Elles tiennent à la main une sorte de réticule, un petit sac avec une anse.

De bizarres chaussures à la grecque, des cothurnes, des sandales attachées au-dessus de la cheville par des rubans entrecroisés ou des lanières garnies souvent de perles. Je ne sais plus en quelle année c'était, mais il y a eu cette mode de chaussures nu-pied cothurne avec des liens à nouer jusqu'aux mollets. C'était des chaussures plates et j'en ai acheté cette année-là une paire, car j'aime les chaussures basses. J'en sais donc, le nom exact.

Certaines femmes chics arborent des chapeaux immenses, tout en hauteur, sur des cheveux longs en chignons tressés; d'autres portent les cheveux courts et frisés, comme ceux des bustes et statues romaines. Elles doivent se triturer les cheveux car elles sont toutes blondes et je ne pense pas que ce soit la couleur des têtes des filles du midi. Elles ont la peau du visage blanchi et d'immenses pommettes rouges sang. Je frémis en pensant aux cosmétiques de l'ancien temps! Quoique, de nos jours, avec leurs colorants et autres parabens....

Ces gens vont et viennent, parlent fort et joyeusement. Certaines jeunes filles vont par deux ou trois, bras dessus-bras dessous. D'autres petits groupes se composent d'une "jeunesse" et de personnes âgées en vêtements moins délirants. Je me demande d'où ils viennent. Il n'y a pas de théâtre dans les parages. Ils tournent un film? Mais je ne vois pas de techniciens. Je reste assise, sur mon banc, sans bouger. Ils m'ignorent totalement. Je suis la seule vêtue en mode baba. Mais, il n'y a chez eux que des costumes Directoire. Pour quel film? Pour quelle pièce?

Je reste bien deux heures à les regarder et à remarquer les détails de leurs vêtements. J'essaie toujours d'apprendre quelque chose dès que je sors de chez moi. Vieille habitude. Personne ne semble m'apercevoir. Ils passent devant moi, sans même me regarder. Personne ne me dit: "vous n'avez rien à faire ici, le parc est réservé".

Et oui, en juillet 1976, des gens habillés en Directoire sont ici pour quelque chose de précis. Mais, je ne parviens pas à savoir. Qui sont-ils? Que font-ils? Rien. Ils se promènent et m'ignorent totalement.

Ces costumes sont neufs et très colorés. Bravo le costumier! Quel travail pour réaliser tout cela. Je suis là, étonnée, sans bouger, sans presque respirer. Une fillette de cinq ou six ans s'approche de moi. Elle est habillée à la mode grecque d'une sorte de toge transparente. Elle est bien brune sous son grand bonnet de dentelle blanche. Elle est tout "enfarnaquée*" de sucre car elle suçote je ne sais trop quoi qui semble un bonbon. Elle tient dans l'autre main un cerceau qu'elle doit faire rouler, parfois pour lui courir après.

Elle me regarde et semble me voir. C'est la seule qui me voit! Mais ne dis rien, je ne veux pas l'effrayer. A proximité, il y a une femme âgée, tout en noir, en robe longue avec juste un petit col de dentelle blanche et un mantelet qui couvre ses épaules malgré la chaleur. Elle semble bien lasse et s'évente; parfois, elle passe un mouchoir blanc sur ses lèvres. Elle regarde dans la direction de la gamine; elle semble la surveiller du coin de l'œil.

Il y a dans ce groupe, un couple qui parle en regardant de ci, de là et prenant des poses étranges, qui fait ressortir la courbe de leurs hanches. Ils prennent soin de se faire remarquer. La jeune femme se tourne et voit sa fille, dos tourné qui semble regarder dans le vide en suçotant son bonbon. Elle l'appelle: "Mélanie!". L'enfant ne se retourne pas et continue à me regarder sans rien dire. La vieille femme dit à la plus jeune: "laisse faire... cesse de vouloir la garder près de toi... comment peut-elle apprendre si elle est toujours à tes côtés!". Cette séquence me fait penser à une femme élevée sous les préceptes de Jean-Jacques Rousseau (avant la Révolution donc) encourageant sa fille à donner des responsabilités à la petite-fille.

J'entends les gens parler, je comprends aisément ce qu'ils disent bien qu'ils soient snobs et affectés. Mais à moi, ils ne disent rien, toujours cette impression qu'ils ne me voient pas. Cela me vexé un peu; ils font comme si je n'existais pas, je suis une tâche dans leur décor? Je ne fais pas partie du monde des artistes et donc, ils m'ignorent. J'esquisse un "bonjour" à la petite. Elle arrête de sucer son bâton de bonbon, je vois qu'elle m'a entendue mais ne me répond pas. Je me lève.

Elle recule d'un pas. Il se fait tard... je ne vais pas attendre la nuit que les techniciens du film arrivent et installent tout. De toute façon, je ne fais pas partie de l'équipe des artistes, je n'ai plus qu'à partir. Pourtant, je n'ai pas vu de panneau interdisant au public l'entrée du jardin.

Je m'en vais et me retourne souvent pour regarder tous ces gens en costume. La fillette esquisse un ou deux pas dans ma direction, puis s'arrête. On l'a appelée "Mélanie, revient!". Je croise des acteurs ou comédiens en revenant sur mes pas pour quitter le Jardin des Plantes mais, je n'en reconnais aucun. Je leur dis "bonjour" et personne ne me répond. Ils m'ignorent totalement. Toujours pas de techniciens, de machines, de camions pour indiquer un tournage.

Je sors du Jardin des Plantes et repart dans l'autre sens pour revenir à ma voiture. Sur les boulevards, à part quelques véhicules qui tournent autour du Grand Rond, rien ne me montre qu'un film est en tournage... toujours pas de techniciens. J'ai cherché longtemps à savoir qui étaient ces gens. Je n'ai jamais entendu dire qu'un film était en tournage dans les parages. Alors quoi?

Pourquoi n'ont-ils pas parlé ou répondu à mes bonjours? En réfléchissant, je me suis dit qu'ils ne me voyaient pas du tout. Seule l'enfant m'a vue. J'ai toujours su que, jusqu'à l'"âge de raison" (7 ans), les enfants sont voyants parce qu'ils possèdent un très grand imaginaire. A force de leur dire: "lave-toi les mains", "dis bonjour à la dame", fais pas ci, fais pas ça... on les sociabilise et ils perdent leur don de voyance.

Ils ne sont plus dans cette autre dimension de l'esprit que connaissent les vrais voyantes... ils sont dans le concret, le matériel comme n'importe qui. La voyance c'est être dans une autre dimension. La réalité nous empêche de "voir" ce qu'il faut dire aux consultants. Si l'enfant n'a pas répondu à mon bonjour, c'est qu'elle n'a pas entendu. Elle m'a vu bouger des lèvres mais n'a pas compris ce que je disais. Moi, j'ai entendu parler ces gens. J'y étais.

J'ai eu l'occasion d'avoir d'autres séquences du passé se mêler à ma vie. J'ai seulement tenté dans cette nouvelle de vous en expliquer une. J'ai commencé à en voir à l'âge de la gamine... dans la maison de ma tante, dont la description précise se trouve dans l'histoire: la statuette à venir.

*"enfarnaquée" (barbouillée)